

L'objet et ses horizons

La fabrique des objets exotiques à Paris et New York au XIX^e siècle

Manuel Charpy

Volume 79, 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/mcr79art02>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cape Breton University Press

ISSN

1718-1259 (imprimé)

0000-0000 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Charpy, M. (2014). L'objet et ses horizons : la fabrique des objets exotiques à Paris et New York au XIX^e siècle. *Material Culture Review*, 79, 24–45.

Résumé de l'article

L'Hispanic Society of America abrite une partie des archives du marchand de curiosités et d'antiquités Eugène Boban, actif à Paris entre 1862 et 1908. Le parcours de ces archives est difficile à reconstituer, d'autant que d'autres sont conservées à la Bibliothèque nationale de France. Mais si la conservation de ses notes et de sa correspondance commerciale est exceptionnelle, Boban n'a rien d'extraordinaire dans une période qui fait commerce du monde. Il est toutefois un guide pour comprendre ce commerce fait de circulations et d'échanges, et pour écrire une histoire connectée et comparée de l'exotisme à Paris et New York.

Ses archives donnent des pistes pour comprendre les procédures de création d'objets exotiques – compris comme tout ce qui vient d'un autre espace et d'un autre temps. Il s'agit alors de comprendre comment un objet est arraché à son espace pour devenir un bibelot qui fait sens par son étrangeté même. L'opération de délocalisation ne suffit pas : circuits, acteurs, mises en scènes et en récits font qu'un objet devient exotique et le demeure. En englobant tous les temps de la vie de ces objets, la construction de leur nature exotique devient saisissable ; à défaut de pouvoir suivre les vies d'un objet, on peut en saisir l'invention, par la reconstruction de séquences, depuis sa commercialisation jusqu'à son exposition dans les intérieurs.

MANUEL CHARPY

L'objet et ses horizons :

La fabrique des objets exotiques à Paris et New York au XIX^e siècle

Abstract

Eugène Boban was an antique and exotic curiosities dealer in Paris, between 1862 and 1908. Boban's papers are housed in part by Bibliothèque nationale de France and by L'Hispanic Society of America, making it a challenge to reconstitute his archives for research, but the preservation of notes, photographs and business correspondence is exceptional.

The archives provide clues about the ways and procedures surrounding the creation of exotic goods—things that come from another space and time—and to understand how art and other objects are exoticized because of their strangeness. Their temporality is not the only consideration: circuits, players, display and stories construct the exotic nature of objects. By considering multiple aspects of the lives of goods—from invention to commercialization and exhibition—exoticism becomes accessible.

Through his archives, Boban is an excellent guide to understanding the trade in curiosities through their circulation and exchange, and to gain a connected and comparative history of exoticism in Paris and New York City.

Résumé

L'Hispanic Society of America abrite une partie des archives du marchand de curiosités et d'antiquités Eugène Boban, actif à Paris entre 1862 et 1908. Le parcours de ces archives est difficile à reconstituer, d'autant que d'autres sont conservées à la Bibliothèque nationale de France. Mais si la conservation de ses notes et de sa correspondance commerciale est exceptionnelle, Boban n'a rien d'extraordinaire dans une période qui fait commerce du monde. Il est toutefois un guide pour comprendre ce commerce fait de circulations et d'échanges, et pour écrire une histoire connectée et comparée de l'exotisme à Paris et New York.

Ses archives donnent des pistes pour comprendre les procédures de création d'objets exotiques – compris comme tout ce qui vient d'un autre espace et d'un autre temps. Il s'agit alors de comprendre comment un objet est arraché à son espace pour devenir un bibelot qui fait sens par son étrangeté même. L'opération de délocalisation ne suffit pas : circuits, acteurs, mises en scènes et en récits font qu'un objet devient exotique et le demeure. En englobant tous les temps de la vie de ces objets, la construction de leur nature exotique devient saisissable ; à défaut de pouvoir suivre les vies d'un objet, on peut en saisir l'invention, par la reconstruction de séquences, depuis sa commercialisation jusqu'à son exposition dans les intérieurs.

La bâtisse néoclassique de l'Hispanic Society of America, dans l'Upper Manhattan, abrite une partie des archives du marchand de curiosités et d'antiquités Eugène Boban, actif à Paris, notamment, entre 1862 et 1908. Le parcours de ces archives est difficile à reconstituer, d'autant que d'autres sont conservées à la Bibliothèque nationale de France. Seules informations : elles ont été rassemblées vers 1910 par Hestermann, antiquaire de Leipzig¹. La dispersion même de ces archives est au cœur de notre sujet. L'Hispanic Society y a vu les archives d'un américaniste. Car, sans que l'on sache comment, Boban démarre sa carrière avec l'expédition du Mexique, collectant dans le sillage des militaires des objets précolumbiens (Riviale 2001 : 351-62). Mais installé rue du Sommerard à Paris, il vend toutes sortes de curiosités exotiques : objets du Pacifique, d'Afrique, des Indiens d'Amérique du Nord, des Caraïbes, pierres taillées de la Somme, meubles bretons...

Si la conservation de ses notes et de sa correspondance commerciale est exceptionnelle, Boban n'a rien d'extraordinaire dans une période qui fait commerce du monde. Il est un guide pour comprendre ces circulations et ces échanges, et pour écrire une histoire connectée et comparée de l'exotisme à Paris et à New York—le jeu d'espaces étant au cœur même de la fabrique de l'exotisme².

Ses archives donnent des pistes pour comprendre les procédures de création d'objets exotiques—englobant aussi bien un rouet de Long Island qu'une arme du Sénégal. « Exotique » désigne alors, comme le montrent archives commerciales et archives privées, tout ce qui vient d'un autre espace et d'un autre temps (Fabian 2006). Il s'agit ici de comprendre comment un objet est arraché à son espace pour devenir un bibelot qui fait sens par son étrangeté même. La seule opération de délocalisation ne suffit pas : circuits, acteurs, mises en scènes et en récits font qu'un objet devient exotique et le demeure. Cette enquête veut ainsi observer tous les temps de la vie de ces objets. Tout d'abord dans les espaces commerciaux où ils sont découverts par les clients, moment fondateur dans l'histoire privée de ces objets. Ensuite, en interrogeant les manières dont s'organise ce commerce, ce qui fait sa nature, et pour comprendre comment ces objets sont inventés, comment ils changent de statut en quittant le quotidien pour devenir

des curiosités. Question tout aussi décisive au moment où le tourisme bourgeois se développe et avec lui le bibelotage. Enfin, ces objets commercialisés ont une destination : les intérieurs dans lesquels ils sont mis en scène, dernier horizon et condition de leur existence (Appadurai 1988 ; Bonnot 2002). La vie des objets se constitue donc ici à la fois de leurs horizons spatiaux successifs (Merleau-Ponty 1960) et de leurs horizons temporels, temps des objets eux-mêmes et temps dont ils sont les porteurs.

1. Espaces et mises en scène d'un commerce

Utopies commerciales

À Paris comme à New York, jusqu'au milieu du XIX^e siècle, les quelques collectionneurs et spécialistes de curiosités exotiques peuvent trouver des pièces chez les marchands de curiosités, au sens du XVIII^e siècle, au milieu des objets d'histoire naturelle, des antiquités et des objets d'art (Glorieux 2002). Et les curiosités ethnographiques se découvrent par hasard : c'est dans une petite échoppe qu'Edmond de Goncourt trouve « flèches de sauvages et têtes d'Indiens boucanées » (Goncourt 1881 : 31-32).

L'extension de ces collections dans la bourgeoisie au milieu du siècle passe par une formalisation et une spécialisation du marché. Les antiquaires se distinguent des brocanteurs, et les magasins de curiosités des maisons d'objets d'histoire naturelle—même si pendant longtemps à New York, les objets ethnographiques amérindiens se trouvent significativement aussi dans les boutiques d'histoire naturelle³. Ils affichent désormais des spécialités, même si elles ne sont pas exclusives, à l'image de Heymann qui annonce vendre « armes sauvages » et « antiquités » ou de Boban qui affiche « archéologie mexicaine », « ethnographie » et « préhistorique »⁴. La spécialisation passe par le regroupement des boutiques : à Paris, autour du Palais-Royal, lieu de la curiosité et de la nouveauté, et sur les quais de la Seine ; et à New York, au sud d'Union Square et du « furnishing district »⁵. Les boutiques se présentent comme d'utopiques morceaux de territoires lointains (Marin 1973). Boban se place en face de Cluny et de nombreux marchands habillent leurs façades

de colombages ; et à New York, les marchands empruntent volontiers leurs devantures à des boutiques des XVII^e et XVIII^e siècles.

La commercialisation de ces objets appelle une mise en scène capable de conserver leur sens et de leur attacher un récit. Un capharnaüm dans la pénombre promet une « trouvaille ». Équilibre subtil chez Boban : les objets les plus savants – préhistoriques et précolombiens – sont étiquetés et rangés dans des vitrines, évoquant un musée, alors que bouddhas, objets de piété populaire, crânes, curiosités naturelles, etc. sont présentés dans un bric-à-brac pittoresque⁶. À l'archaïsme des objets répond un archaïsme économique afin qu'ils n'apparaissent pas comme des marchandises. Les descriptions des boutiques de la 4^e avenue soulignent qu'elles sont « fascinantes » par le « désordre poussiéreux » et pittoresque où se devine une « foule d'honorables » (Dyer 1910 : 14)⁷. Les objets, échappant ainsi au régime de la marchandise, peuvent devenir des curiosités signifiantes.

Les boutiques annoncent en outre faire de « l'importation directe », soulignant par là que les objets n'ont pas été dénaturés par le commerce⁸. Quelques caisses, de la paille et des certificats de douane deviennent sceaux d'authenticité. Les moyens de transport sont une composante de l'imaginaire : à Paris, on montre les tapis orientaux chargés sur des chameaux ; et à New York, Vantine & Co annonce par exemple qu'elle « vient juste de recevoir du bateau à vapeur *Le Bengal* des tapis et carpettes orientaux et des broderies anciennes. Directement à la source »⁹. Et quand Boban commerce avec des Américains à Paris, il prolonge ce simulacre en présentant ses objets dans les hôtels¹⁰.

Enfin, il est préférable que le vendeur lui-même paraisse étranger. Les marchands parisiens n'hésitent pas à jouer de leurs noms¹¹. Même logique à New York : Mandil importe des « objets d'art japonais et turc » authentiques puisqu'il « est un natif de Constantinople, et qu'il a résidé dans ce pays les six dernières années », ce qui en fait « le meilleur juge en matière de curiosités »¹².

De l'image au bibelot et retour

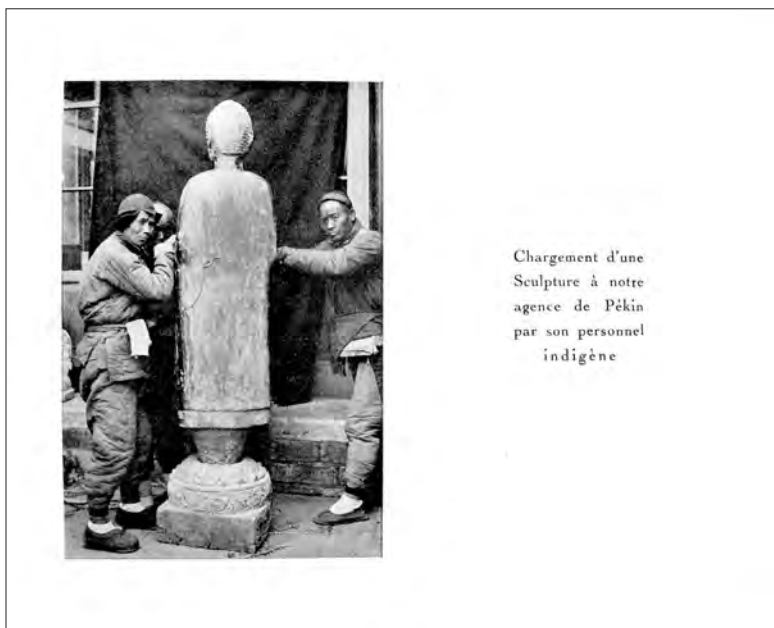
Ces objets appellent une publicité singulière. Les marchands font photographier leurs objets en format carte de visite ce qui permet d'en expédier



Fig. 1, 2
Coins de la boutique de l'antiquaire et marchand de curiosités Eugène Boban, boulevard Saint-Germain ou rue Du Sommerard, vers 1875. Fonds Eugène Boban, BnF Manuscrits et Hispanic Society of America, New York City, Box II.

de multiples par courrier¹³. En retour, les amateurs envoient des photographies de leurs objets à vendre et d'eux-mêmes avec leur collection¹⁴. Se met ainsi en place une publicité de l'objet unique à l'échelle internationale.

Grâce à ce lien entre image et commerce de l'exotisme se construisent des alliances entre marchands et peintres. Dans une période qui



Chargement d'une
Sculpture à notre
agence de Pékin
par son personnel
indigène

Fig. 3
Publicité pour la
Compagnie de la Chine
et des Indes, place
Vendôme, vers 1910.
Bibliothèque historique
de la Ville de Paris, série
actualités, « curiosités ».

Fig. 4
Photo-carte de visite
publicitaire d'un objet
pré-colombien, Fonds
Eugène Boban, Hispanic
Society of America, New
York City, Box II.



goûte une peinture documentée, les orientalistes travaillent à partir de collections d'objets pour dépeindre une « couleur locale » (Eudel 1888). En retour, leurs tableaux servent de publicités. Boban, qui fournit Jean-Paul Laurens en objets mexicains, utilise le succès de ses tableaux à des fins publicitaires¹⁵ et le Bon Marché s'associe avec Gérôme dans les tableaux duquel les

clients peuvent observer les tapis orientaux qu'il vend¹⁶. Les photographes jouent aussi un rôle dans la promotion des curiosités en exposant des petits musées qui peuvent devenir décor de pose. Disdéri expose « carquois », « arcs et flèches », « tableaux chinois en relief » et objets de Turquie et d'Inde¹⁷ ; Mathurin de Nugent, une collection d'objets indiens¹⁸ ; et Nadar, des objets orientaux. Sur Union Square, Sarony présente « admirablement » de « merveilleuses curiosités [...], poteries et antiquités Toltec et Aztèque [...] rappelant la vie sociale et les coutumes de ces peuples particuliers, leurs rites sanguinaires et leurs cérémonies religieuses » ainsi que « tous les genres d'armes et d'antiquités [...], y compris de l'Océanie ; des harpons en os esquimau [...] ; des frondes péruviennes ; des sagaies, armes terribles des Zoulous, [...] des idoles chinoises [...], et une authentique momie égyptienne »¹⁹. Rien de surprenant à ce que de nombreux marchands de curiosités après 1880 soient des peintres et des photographes, comme passés de l'autre côté du miroir²⁰.

Ces curiosités sont aussi vendues à distance, ce qui renforce leur caractère. De nombreux marchands expédient leurs curiosités par caisses qui miment le matériel d'import-export et dans lesquelles les amateurs peuvent puiser des objets et les remplacer ou les payer²¹. Est ainsi créé un commerce qui apparaît comme un échange entre amateurs et qui les inclut dans la circulation des objets. Le déballage à domicile devient une étape fondatrice du commerce avec le monde.

Les ventes aux enchères ou l'institution de l'exotique

Les ventes aux enchères se transforment au milieu du siècle pour devenir les temples de la curiosité. Drouot ouvre en 1852 avec une nouvelle scénographie : un commissaire-priseur devenu mondain et savant préside les ventes et le bâtiment sépare les marchandises pauvres des objets anciens, artistiques et exotiques²². Les salles de ventes new-yorkaises sont, elles, de plus en plus nombreuses, le long de Broadway, près des magasins de curiosités, à se spécialiser dans les objets anciens et exotiques, comme Knickerbroker, Kirby, Ortgies, George Levitt ou la Richard Walters' Sons qui se construit « une clientèle de première classe » dans

le « bric-à-brac »²³. Un amateur de curiosités « a tout intérêt, écrit-on en 1884, à être renseigné sur les méthodes, les entreprises et les qualifications des commissaires-priseurs de New York »²⁴.

D'abord dispersés dans les ventes de collections privées, les objets exotiques donnent lieu à des ventes spécifiques, avec experts, à partir des années 1860 avec des objets japonais et chinois et à partir des années 1880 avec des objets « ethnographiques »—d'Afrique subsaharienne et du Pacifique²⁵. Larousse peut ainsi écrire : « il ne se passe guère de jour qu'il n'y ait à l'hôtel Drouot une vente de curiosités. Toutes les parties du monde, tous les peuples font défiler, sous le marteau du commissaire-priseur, les produits de leur art et de leur industrie »²⁶.

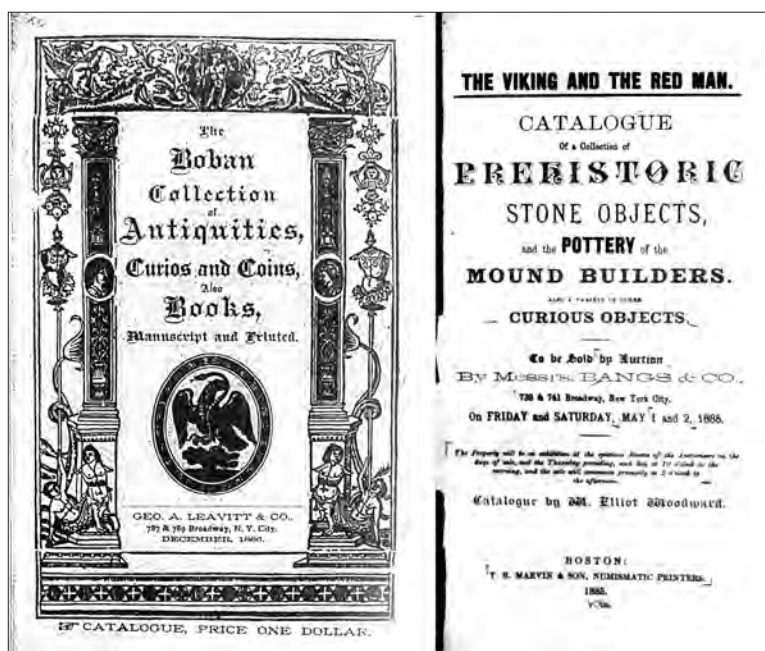
Les salles de vente captent le public grâce au jeu des enchères qui fabrique la valeur collective d'objets à la valeur indéfinie²⁷ et d'autre part, parce qu'elles fournissent experts et procédures d'authentification²⁸. Enfin, les ventes habillent les objets de récits savants et romanesques, délivrés pendant les ventes, par les expositions les jours précédents, par les catalogues et la presse spécialisée.

2. Réseaux et écheveaux d'un commerce

Correspondants et agents

Le succès de ces objets appelle de nouveaux circuits d'approvisionnement, d'autant plus essentiels qu'en l'espèce provenances et circulations font sens. Dans les années 1840-1850 encore, ce sont avant tout explorateurs et militaires qui ramènent ces objets. À Canton, un officier note qu'il a « toutes les peines du monde à [se] contenir devant les étals des marchands de laques » car ces objets « seraient vite remboursés à Paris » (Melchior 1855 : 386 *passim*). Et les marins collectent aussi ces « petites chinoiseries si recherchées par les Européens » (Hounau 1854 : 62-63, 136 *passim*). Ces objets sont revendus dans les cercles de collectionneurs. Dès la fin des années 1840, émergent des figures intermédiaires de voyageurs-collectionneurs-marchands, à l'image d'Eugène Piot, érudit et marchand occasionnel²⁹.

Les années 1860 marquent un changement d'échelle, notamment du fait des expéditions militaires. Larousse peut écrire que « la conquête



de l'Algérie nous a encombrés d'objets arabes ; l'expédition de Chine a fait affluer à Paris des magots sans nombre : la curiosité s'alimente de tout. Il n'est pas jusqu'à l'expédition du Mexique qui n'ait introduit chez nous certains monuments de l'art aztèque »³⁰. Minutes des ventes aux enchères et correspondances de marchands le confirment : les militaires collectent des souvenirs mais aussi des marchandises qu'ils expédient³¹. Boban reçoit très régulièrement des objets du Mexique, certains militaires écrivant leur regret de n'avoir pas expédié plus d'« objets de curiosités » qui « trouveraient toujours un débit »³².

Fig. 5
« Vente de curiosités à Drouot », gravure, Cabinet des estampes du musée Carnavalet, série Topographie 144B, vers 1885.

Fig. 6
Catalogues de ventes aux enchères à New York, maisons Geo. A. Leavitt & Co et Bangs & Co, années 1860.

Des fonctionnaires en poste dans les colonies nourrissent ce commerce et se font intermédiaires comme un certain Bruet à Médéah en 1871 qui écrit à Boban avoir « demandé dans le pays à votre intention de la céramique indigène » et déplore ne rien trouver « à faire en numismatique ni en archéologie »³³. Les ingénieurs expatriés de plus en plus nombreux font de même. Pour exemple, Toselli écrit à Boban depuis Alep : « en qualité d'Ingénieur en chef des Ponts-et-Chaussées, je me suis occupé dans mes temps perdus et voyages dans la Province à recueillir quelques vieilles monnaies [...], des bracelets et statuettes [qui] sont les types les plus à la mode que les Européens de passage recherchent avec avidité, je vous les adresse pour voir s'il ne serait pas possible de faire affaire »³⁴. À New York, c'est d'abord la colonisation intérieure qui nourrit le commerce de « reliques indiennes ». Les guerres d'expansion apportent des objets vers la côte Est ; ceux-ci sont également envoyés par les ingénieurs présents en Amérique du Sud, au Canada et dans les Caraïbes³⁵.

Les cercles diplomatiques se font eux aussi volontiers marchands. En Chine, note Jametel, « les petits cercles que forment les Européens » luttent contre le « spleen » par la collecte de « curiosités » qu'ils monnayent ensuite à distance (1886 : 60). Et des diplomates, comme Bedloe, consul américain à Xiamen, « abondante en curiosités », proposent d'utiliser les réseaux diplomatiques pour l'exportation³⁶.

Pour les objets préhistoriques et folkloriques, des chineurs écument la province. En France, brocanteurs et nobles désargentés fouillent châteaux, fermes et carrières, auxquels il faut ajouter en France comme à Long Island ou dans le Massachusetts, des figures indéterminées—pianiste-archéologue, dragueur et vendeur de sable...—pour qui la chine est un complément³⁷.

Trost synthétise ainsi, en 1879, le discours publicitaire : « Nous invitons le public à examiner notre stock d'articles sélectionnés par nos agents au Japon. [...] La majorité de ces porcelaines, etc. ont été [...] finies il y a longtemps, par des artistes qui avaient seulement pour but de produire de beaux articles bien finis, [...] et sans volonté d'exporter »³⁸. Les « agents » sont présentés comme de purs intermédiaires qui se contentent de prélever les objets sans les dénaturer.

D'un monde à l'autre

On le voit, les curiosités sont des « objets-frontières » qui mettent en dialogue marchands, savants et amateurs. Cela est manifeste à l'occasion des Expositions universelles. En 1867, le tiers des 20 000 objets du Musée de l'histoire du travail (qui comprend des objets de toutes les époques et de tous les pays) provient de 53 collections privées³⁹. En 1878, la section de l'« ethnographie des peuples étrangers à l'Europe et à l'art ancien de tous les pays » est encore largement composée de prêts privés (Dias 2007 : 860-74). On célèbre la capacité des sociétés occidentales, musées, collectionneurs et marchands confondus, de protéger les traces de civilisations passées et menacées.

Les marchands annoncent volontiers fournir « les musées publics et les collections privées »⁴⁰, affichant ainsi leurs liens avec des institutions essentielles pour conférer un caractère savant à leurs activités. De fait, les circuits se confondent. Landrin, conservateur du Musée d'ethnographie du Trocadéro, peut ainsi écrire à Boban en 1884 : « [un] voyageur de mes amis [...] m'a envoyé quelques objets de la Nouvelle-Calédonie et en me chargeant de les vendre. Je vous serais obligé de me dire quel prix vous donneriez de la superbe hache de chef que je vous ai présentée. Quel prix valent les lances de spirites en os humain ? » En 1890, il écrit encore : « je vous serez [*sic*] très obligé de me faire savoir si vous avez en ce moment à un prix pas trop élevé une de ces petites têtes réduites et momifiées que préparent les Indiens de l'Équateur ». Le cas n'est pas marginal. Boban fournit des objets indiens au musée municipal d'histoire naturelle de Neuilly et des caisses de « préhistoriques » au Musée de Saint-Germain en Laye. Il est aussi en lien avec les musées privés, Guimet lui réclamant en 1883 « de l'Indien ou du Chinois, c'est pour affaire »⁴¹. Constamment, il expédie des objets vers la province : hache de Nouvelle-Guinée au Musée d'histoire naturelle de Toulouse, pièces océaniques et préhistoriques à celui de Nantes, objets de l'Océanie au Musée de Chalon-sur-Saône et de Pointe-à-Pitre, « préhistoriques » au Musée historique de l'Orléanais, objets néo-calédoniens au musée de Sedan et au musée de Caen, « une série d'armes sauvages » d'Océanie, de Guinée, d'Australie, « une tête de chef maori tatouée »...⁴² Boban fournit les musées d'histoire naturelle

de Providence et de New York en antiquités françaises et pièces préhistoriques, le Smithsonian en objets préhistoriques et en un « lot d'objets mérovingiens », le Musée anthropologique et archéologique de Buenos-Aires, et les musées d'ethnographie de Copenhague, Stockholm et Dresde. Les correspondances montrent que les marchands se placent, moyennant finances, comme intermédiaires internationaux entre musées. Boban supervise par exemple l'échange d'« une hache canaque contre 20 haches caraïbes » entre les musées de Guadeloupe et de Caen⁴³. Par ces opérations, les musées deviennent des maillons essentiels de la fabrique du marché et les marchands de la fabrique de l'ethnographie.

Les marchands s'insèrent aussi dans les réseaux savants en fournissant les universités. Boban vend à la Faculté des sciences de Caen des momies égyptiennes, des « statuettes en pierre ancien Mexique », une « armure complète d'un guerrier japonais » et des « panoplies ». Les marchands investissent les sociétés savantes. Boban se rapproche de la Société d'ethnographie et de quantité de sociétés locales de province, et il est membre de la Société d'anthropologie de Paris, de la Société française d'archéologie, de la Société des Américanistes... À New York, il se met en lien avec des « juges, avocats, médecins, membres du parlement, professeurs d'université ; la plupart ayant voyagé dans l'Égypte, la Grèce, l'Italie »⁴⁴. La production de l'exotisme marchand passe par une chaîne d'institutions et d'acteurs savants.

Un commerce du temps

Les réseaux marchands internationaux réinventent la valeur des objets par le jeu des déplacements. Boban, à lui seul, commerce par trains et bateaux avec près de cinquante marchands, à Zurich, Berne, Munich, Copenhague, Londres, Alger, Istanbul, New York, Providence, Philadelphie, Cincinnati, Los Angeles...⁴⁵ D'où que viennent les objets qui circulent dans ces réseaux—« provenant des naturels de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amérique et de l'Océanie » annonce sans distinction Boban⁴⁶—, leur caractéristique première est leur appartenance à un autre temps. En Amérique du Sud, Boban collecte ainsi des objets précolombiens, autrement dit d'avant l'intrusion du temps européen. Par ses réseaux, il achète des objets des îles du Pacifique, largement

recherchés à Paris comme à New York parce que les clients imaginent que ces îles vivent dans une sorte d'insularité temporelle—notamment depuis la découverte de la Nouvelle-Calédonie encore à l'âge de pierre—et des objets d'une Afrique de l'Ouest « mystérieuse » (voir par exemple, sur la formation de ces imaginaires, Coombes 1997 ; Barringer et Flynn 2012). Tous ces objets, qu'on retrouve chez les marchands parisiens et new-yorkais et dans les ventes aux enchères, ne sont jamais datés⁴⁷, étant ainsi donnés comme appartenant à un temps si traditionnel et archaïque qu'il est indéterminé.

Le « temps des autres » est aussi celui des clients (Fabian 2006). Ce commerce est manifeste entre la France et les États-Unis. Boban, après un premier séjour à New York en 1872, installe un échange régulier avec trois marchands américains. Il procède avant tout à des échanges : il reçoit des « indian relics »—armes en pierre, poteries, crânes...—et expédie en retour de menus objets celtiques et des bibelots du XVIII^e siècle, de l'Empire et de la Restauration⁴⁸. Il reçoit d'un antiquaire de Philadelphie des calumets et des parures en plumes en échange notamment d'« une hache en bronze trouvée en Bretagne » et de pipes grecques et parisiennes des XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles⁴⁹. En parallèle, il réceptionne des « box of antiquities » d'un antiquaire de Cincinnati qui propose pêle-mêle des casse-têtes des Indiens du Canada, des flèches, des vêtements, des tomahawks avec « calumet de la paix [...], propriété d'un grand chef, probablement il y a 100 ans »⁵⁰. Boban, qui séjourne à nouveau à New York entre 1886 et 1888, fait acheter des « indian curiosities » en salle des ventes⁵¹. Alors que les marchands parisiens commercialisent des curiosités amérindiennes, à New York, ils se spécialisent dans les antiquités européennes comme la maison Herts & Sons qui a « ses sources d'approvisionnement à Paris, Londres, Amsterdam, Berlin, Vienne, Limoges et Rudolstadt », dans les « familles nobles d'Europe »⁵². Se joue ici un véritable trafic des temps : les bibelots de l'Empire et de la Restauration sont encore trop peu anciens pour intéresser les collectionneurs français, et les objets « indiens », souvent pillés, ont peu de valeur aux États-Unis. Boban n'est pas le seul à pratiquer ces échanges : la maison Warneck et Sambon ne cesse d'organiser des échanges entre Paris et le Nord de l'Italie, et Seligmann de faire circuler

des marchandises entre sa boutique de Paris et celle de New York⁵³.

Les collectionneurs pratiquent aussi ces échanges entre eux. Boban sert ainsi d'intermédiaire entre amateurs américains et français⁵⁴. Et *La Curiosité universelle*, journal parisien dédié aux échanges entre amateurs, ouvre un bureau à New York pour mettre en relation des amateurs des « deux continents »⁵⁵.

Alors que les New-yorkais rêvent leurs racines européennes, les Parisiens achètent des objets primitifs amérindiens : c'est leur étrangeté même d'avec le monde dans lequel ils sont exposés qui leur confère valeur documentaire, imaginaire et financière. Il ne suffit pas « qu'une chose vienne de loin pour qu'elle soit classée comme curiosité »⁵⁶, encore faut-il qu'elle porte une temporalité autre et qu'elle témoigne d'une société perçue comme mourante ou obsolète.

3. Bibeloter le monde : le sens des lieux

La transformation d'un objet en objet exotique tient à son origine attestée et à son déplacement. Si acheter une curiosité est une aventure, y compris en boutique, le tourisme bourgeois qui se développe au milieu du siècle ouvre un nouvel âge du bibelotage, constitutif du caractère exotique des objets.

Gestes et récits

Le rôle du texte est ici décisif : tout au long du siècle, les récits qui entremêlent écrits diaristes, souvenirs de voyages et bibelotages promeuvent

un voyage qui repose sur l'invention d'objets. Dans la première partie du siècle, les voyageurs-écrivains romantiques collectionnent la couleur locale, et donc des objets quotidiens, en province (Parsis-Barubé : 2008 : 271-92). Dans le même temps se multiplient les récits d'explorateurs, de militaires et de diplomates qui détaillent leurs bibelotages dans les « lointains » d'objets à la fois curiosités, souvenirs et trophées (Beauvoir 1874 : 115 ; Rochechouart 1878 : 109 *passim*). Par le récit, le moindre achat se transforme en aventure dont l'objet devient un souvenir (Yvan 1855 : 110 ; *Revue des deux mondes* 1840 : 810).

Ces récits repris par les guides promeuvent des lieux qui paraissent hors de la modernité commerciale. Un exemple est emblématique : le bazar d'Istanbul. Les textes romantiques se multiplient à partir des années 1830 qui en font un lieu d'héroïques marchandages (Gautier 1856 : 27 *passim* ; Lamartine 1848 : 223-26 ; du Camp 1972). Le *New York Mirror* s'arrête ainsi longuement sur « son infinie variété de merveilles » (1^{er} novembre 1834 : 140 ; 29 décembre 1834 : 196). Le guide d'Amicis publié en France, à New York et Istanbul décrit le bazar avec ses « petites portes secrètes » comme un « musée, débordant de trésors [...] qui transportent la pensée dans la région de l'histoire et des légendes » (Amicis 1878 : 87 *passim* ; voir aussi Godins de Souhesmes 1893). Les grands magasins de Paris et New York reprennent cet imaginaire et organisent de faux bazars pour donner une puissance exotique aux objets orientaux (voir par exemple Carré 1932 ; sur les bazars de Beyrouth, voir Chantre 1889 : 225 *passim*).

Plus radicalement, ces textes promeuvent un bibelotage hors du commerce, dans le quotidien. Nombreux à déplorer la perte des singularités locales—la Bretagne se « désembretonne » dit Flaubert (1924 : 122-23)—, ils invitent à sauver les traces de mondes menacés, en France, aux États-Unis comme à l'autre bout du monde. Les textes de militaires et de collectionneurs soulignent que les vraies trouvailles se font en arrachant les objets au quotidien où ils sont, ou ont été, en usage. La recherche d'armes « sauvages » mène ainsi Melchior Yvan dans les villages malaisiens car « un touriste qui sait son monde se garderait bien d'acheter ces instruments redoutables à d'autres qu'à ces farouches insulaires » (1855 : 215-17). À propos du Japon, on peut écrire que « ces courses

Fig. 7
Facture à en-tête de la maison Eugène Boban avec ses nombreuses spécialités—antiquités, archéologie précolombienne, ethnographie... — Fonds Eugène Boban, Hispanic Society of America, New York City, Box II.



au bibelot [sont] l'occasion de pénétrer dans l'intimité de la vie japonaise »⁵⁷. Partout le touriste gagne « à glaner des choses curieuses et à bon marché [...] dans ces monceaux de débris de la vie domestique » (Jametel 1886 : 57). L'opération d'écriture participe ainsi à l'invention et à la conversion des objets quotidiens en curiosités. Ces textes sont d'autant plus décisifs qu'ils font la jonction entre collection privée, commerce et récit.

Tous ces récits ont un écho important tant ils sont traduits et circulent sur divers supports : ils passent des illustrés—*Le Magasin Pittoresque*, *Le Tour du Monde*, le *Harper's Weekly*, le *New York Mirror*...—aux livres à succès de littérature de voyage. Ces textes lient des pratiques déterminantes dans la collecte : bibelotages, souvenirs de voyage et écrits intimes. Ces opérations d'écriture sont fondatrices : elles racontent l'invention d'objets et les chargent de récits (Pomian 1999 : 255).

Quitter la ville, souvenirs du passé

L'avènement au milieu du siècle d'un tourisme bourgeois organisé à grande échelle fait entrer le bibelotage dans une nouvelle ère. Dans les campagnes ou à l'autre bout du monde, voyager et bibeloter se confondent (Hume 2014 : chapitre 2). Et le voyage touristique est toujours un voyage dans le passé : en quittant la ville, le touriste remonte dans le temps (Corbin 1992 : 777-823). Les « territoires du particulier » paraissent à la fois immuables et paradoxalement désuets (Gasnier 1992). À Long Island comme en Normandie, au Japon comme en Algérie, on cherche de l'artisanat local, et des objets que leur ancienneté enrachine dans le lieu et semble détacher de l'économie touristique.

Pour trouver des objets « dans leur jus »—l'expression date des années 1870—, les guides recommandent de « chiner » dans les campagnes où « dorment encore des merveilles » (*Guide complet du tourisme en Normandie* 1861). Flaubert se souvient ainsi que dans les années 1860 « les gens distingués recherchaient les vieux plats de Rouen » dans la campagne normande (1885 : 150 ; voir aussi Joachim 1857 : 16-39). En 1863, en écho, Piot déplore ce goût parisien qui « est aujourd'hui à la basse curiosité [...] arrachée aux dressoirs des auberges de province [...], à la bonne paysannerie réaliste » (1863 : 425). On

s'entiche d'objets paysans—huches, armoires, jugs, outils...—qui dorénavant, aux yeux d'un collectionneur parisien, semblent « merveilleux lorsqu'il les trouve en furetant » (Champfleury 1889 : 5). Dès la fin des années 1860, cette fièvre emporte toute la société bourgeoise : « l'antiquaire voyageur, le touriste érudit, écrit Roqueplan, courent les fermes, les villages, entrent dans les maisons de paysans toujours préoccupés de moyen-âge et de renaissance, achetant des bahuts bretons, des crédences normandes qu'ils [...] remportent fièrement à Paris » (1869 : 167-68). Et les guides accompagnent cette quête de « meubles de pays » (*Guide Conty* 1881 : 155-81 ; *Guides Joanne* 1913 : x ; Herpin n.d. : 11).

La bourgeoisie se plaît à négocier avec les paysans qu'on imagine ignorants de ce qu'ils possèdent. Affaire de regard exotique qui fait croire que le touriste voit, parce qu'esthète détaché, ce que l'autochtone est incapable de voir (sur les processus « d'artialisation », voir Roger 1997). Et de fait, la distance radicale vis-à-vis des fonctions de l'objet est la condition pour qu'il soit esthétisé et devienne « curiosité ». D'où l'incrédulité des paysans devant les collectionneurs achetant « lits-clos » ou vieilles poteries (Schreiber 1911 : 303).

À partir des années 1870, de nombreux touristes américains se mettent eux aussi à



Fig. 8 (en bas)
« The Rage for Old Furniture », Harper's Weekly, 18 novembre 1878. © Manuel Charpy.

Fig. 9 (en face, à gauche)
Frederick Litchfield, How to Collect Old Furniture, Londres, George Bell and Sons, 1906. Légendes sous l'image en haut : « Quand vous êtes en quête de vieilles faïences ou de meubles anciens dans la campagne, prêtez attention aux maisons comme celle-ci » ; image en bas : « Si l'habitante de la maison vous invite à prendre le thé dans sa porcelaine ancienne, vous avez de la chance ». Collection Manuel Charpy © Manuel Charpy.

Fig. 10 (en face, à droite)
Page de Walter Alden Dyer, The Lure of the Antique, New York, Century Company, 1910. Collection Manuel Charpy © Manuel Charpy.

écumer les campagnes européennes au point que le Harper's Weekly rapporte que « la saison pour l'affluence annuelle des Américains en Europe approchant [...], les antiquaires [...] se mettent au travail » (« Antiques Abroad » : 25 mai 1907 ; voir aussi 7 janvier 1888). Mais on bibelote aussi aux alentours de New York : à Long Island, en Pennsylvanie et dans toute la Nouvelle-Angleterre, où l'on cherche des objets enracinés dans ces territoires, soit des objets « coloniaux » et paysans (ceux des Quakers par exemple) qu'on imagine inchangés depuis le XVIIe siècle. Des manuels conseillent les amateurs qui pratiquent l'archéologie des traces des premiers colons, notamment hollandais et français (voir par

exemple Matson 1874 : 174 passim). En 1878, le Harper's Weekly résume ce mouvement dans un article illustré, « The Rage of Old Furniture », consacré au « zèle enthousiaste qui a dévalisé tant de maisons rurales » (16 novembre 1878 : 917). Une gravure montre un New-yorkais quittant une ferme, ravi, un rouet sous le bras ; une autre montre une foule devant une maison rurale, ironiquement sous-titrée : « La rumeur s'est répandue qu'une vieille dame a de vieilles faïences de Chelsea ; quelques collectionneurs viennent la voir ». Les guides sur les alentours de New York recommandent de prêter attention aux fermes et aux foires (Drake 1876 ; Bayles 1885 ; New England, A Handbook for Travellers 1888) et de nombreux ouvrages sont publiés pour aider à identifier les objets coloniaux⁵⁸. Pragmatique, Dyer montre par la photographie le genre de maisons et de fermes où l'on peut faire des trouvailles, rappelant qu'à défaut de monuments, les racines européennes de la région de New York existent à travers les objets (Dyer 1910). En complément se multiplient les manuels qui inventorient les « maisons coloniales » authentiques (voir par exemple Eberlein et Lippincott 1912).



When you are on a hunt for old china or furniture in the country be on the look-out for houses like this



If the inhabitant of the house invites you to have tea in her old china, you are in luck



Don't expect to buy these old treasures for a song
You are lucky to get them at all

« Quand vous êtes en quête de vieilles faïences ou de meubles anciens dans la campagne, prêtez attention aux maisons comme celle-ci ».

« Si l'habitante vous invite à prendre le thé dans sa porcelaine ancienne, avez de la chance ».

« N'espérez pas acheter ces vieux trésors en échange d'une chanson. Vous serez chanceux de les avoir au final ».

Si le tourisme international reste exceptionnel, il devient rituel jusque dans la petite bourgeoisie⁵⁹. Il s'agit d'abord de voyages en Europe : en Angleterre, en Italie, en Suisse et en Espagne, et, pour les New-Yorkais, en France. Ces touristes collectent des souvenirs, authentiques car achetés dans le lieu même de leur production, contemporaine ou passée⁶⁰. Grâce au train, les voyages en Italie, cette terre qui contient les vestiges de l'Antiquité, se banalisent dans les années 1870. Aux abords des monuments règne le bibelot-souvenir—vieux bronzes, fragments de sculptures et de peintures... (*Handbook for Travellers in Northern Italy* 1860). À Venise, à « chaque pas, écrit-on en 1884, des marchands de bric-à-brac vous tentent en vous montrant un tas de bibelots plus ou moins authentiques, mais ayant toujours un certain cachet, une certaine couleur locale » (*Quarante jours en Italie* 1884 : 24-25). Et les guides indiquent les antiquaires « de confiance » (voir *Répertoire-Annuaire général des collectionneurs...* 1892 ; Baedeker 1886). On se plaint de la flambée des prix et de la fin du « trafic des antiquités » car « l'Italie est épuisée par suite de ce drainage incessant qui dure depuis un demi-siècle ; on trouve plus facilement et à meilleur marché le bibelot italien à Paris qu'à Florence ou à Rome » (Müntz 1892 : 129, 141-42). Le tourisme dévore le monde sous forme de bibelots. À Nuremberg, les touristes achètent « toutes sortes de bibelots du siècle dernier [...]. On m'affirme que les Anglais ou les Américains, qui reviennent des apothéoses wagnériennes de Bayreuth, font leurs choux gras de ces souvenirs » (Müntz 1897 : 325)⁶¹. Partout, les marchands affichent leur vocation par des publicités en français et en anglais et des services d'expédition⁶².

Dès 1869, Roqueplan se fait le porte-parole de l'inquiétude aristocratique :

il n'y avait jadis aucune place pour ces conteurs médiocres qui récitent les *Guides Richard* [...] ; les savants, les artistes, les

diplomates et les soldats parcouraient seuls l'Europe et en rapportaient des récits dont le merveilleux s'est évanoui depuis que les échappés de collège s'établissent touristes, depuis que l'Afrique est dans notre main, depuis que le bateau-poste nous jette à une heure dite en Grèce, à Constantinople, au Caire [...]. Tous les pays ont perdu et leur physionomie et leurs produits ; il n'y a pas de couleur locale qui ne s'expédie pas de Paris. (Roqueplan 1869 : 199-202)

En réponse, les voyageurs cherchent des objets fabriqués avant la révolution industrielle ou au plus loin de la civilisation occidentale. Un voyage s'accompagne alors nécessairement de caisses remplies de bibelots (Guth 2004 ; voir aussi *Le Tour du Monde* 1893 : 226), et notamment en Égypte et à Constantinople, destinations qui se banalisent grâce aux messageries maritimes (*Dictionnaire du commerce, de l'industrie et de la banque* 1901). Une inflation de guides accompagne ce tourisme⁶³. Un voyage à Constantinople ne se conçoit pas sans une visite au bazar pour y acheter « toutes les marchandises de l'Orient [...] : les soieries d'Alep, de Brousse, de Damas ; les vêtements brodés de l'Albanie [...] ; les pipes, les narguilés, les tapis de Smyrne et de Perse » (Eudel 1885 ; voir aussi « Constantinople » dans *Dictionnaire du commerce...* 1901 ; *Les guides bleus...* 1920 : 178 ; Tynaire 1909). Pour l'Égypte, le tourisme massif s'accompagne d'achats d'antiquités (*Guide pour une excursion dans l'Égypte ancienne...* 1869). L'interdiction de les exporter encourage les touristes à arpenter le souk et les boutiques de bibelots anciens, encadrés par des guides⁶⁴.

Car le touriste doit ramener de ses voyages des objets porteurs de couleur locale. Les objets varient selon l'image que les touristes se font du pays visité. Plus le pays est proche sur le plan culturel, plus l'impératif d'exotisme invite à rechercher des objets anciens.

4. Décors et déguisements : le faux ou la fabrique de l'exotisme

Une activité permet d'interroger le processus de fabrication de l'exotisme : la production de faux. Les anecdotes sont nombreuses tant la question de l'authenticité est au fondement du commerce

des objets exotiques et de leur pouvoir distinctif⁶⁵. Boban lui-même prend quantité de notes et reçoit un abondant courrier sur le sujet⁶⁶. Faire des faux ne consiste pas seulement à fabriquer un objet mais à construire un récit. L'offre s'adapte à la demande : « un amateur de vieilleries ou de curiosités locales et anciennes qui s'en va passer l'été dans un coin retiré de province [...] peut très bien [en] faire la fortune [car...] le "Parisien" [...] recherche les bibelots de l'ancien temps » (Warnod 1914 : 129). On peut encore écrire : « ce serait de la naïveté de s'imaginer que les paysans et les provinciaux ignorent la valeur des bibelots » (Bayard 1914 : 95). Le faux, en procédant à un renversement du regard, donne à voir les processus qui font l'objet exotique.

Fig. 11

« Au bon vieux temps », Quimper, Finistère. Photographie anonyme vers 1900. Archives du Touring-Club de France, médiathèque de l'architecture et du patrimoine.

Décor

Au début du XX^e siècle, Dyer conseille aux amateurs américains « de ne pas acheter du Louis XV ou Louis XVI sans assistance [car] une grande partie de ce qui est importé des ateliers parisiens de faux est souvent si bien fait qu'il peut tromper



les meilleurs » (Dyer 1910 : 486), mais d'acheter les objets sur le lieu de leur fabrication. Le premier élément décisif est en effet le cadre de vente. Si c'est en boutique, celle-ci doit être en désordre : en Bretagne comme en Chine les « magasins de bric-à-brac [...] ont le privilège de la plus grande malpropreté ; s'il n'en était ainsi, les acheteurs ne croiraient pas sans doute à l'antiquité des objets » (Poussielgue 1866). Même phénomène en Orient. Dans le bazar d'Istanbul, les touristes admirent des artisans en train de produire des « armes historiques ou légendaires » (Eudel 1884 : 360-61). Les touristes ne peuvent imaginer qu'un artisan indigène, pris dans son décor et donc attaché à la tradition, puisse produire un faux (*Les Guides bleus* 1920 : 244-45 ; Fetridge 1862). Et si les touristes américains en Europe ont la réputation d'être faciles à tromper, car « riches mais ignorants », c'est qu'en réalité, le territoire européen leur semble attaché au passé. L'auteur de « Making Curios for Tourists » précise que les boutiques écossaises de faux « offrent leurs poteries dans le plus grand désordre qu'on perçoit à travers une vitrine couverte de toiles d'araignées ». Malgré la mise en garde, l'article dit la force du lien entre décor et authenticité en concluant : « les campagnes et les villes hors des grands axes sont une mine d'authentiques antiquités et curiosités » (*Harper's Weekly*, 27 juin 1908 : 31).

Le seul déplacement confère aux objets authenticité et étrangeté. Les touristes en Italie ne peuvent imaginer que dans les campagnes comme dans les villes les artisans ont « repris la chaîne interrompue des traditions du passé, pour la plus grande joie des Américains en voyage » (*Harper's Weekly*, 23 mai 1857 : 333, et 14 avril 1906 : 520). En Chine, « bien des fois les touristes en voyage dans la patrie des Mandarins ont acheté, sans s'en douter, à Shang-Haï ou à Hong-Kong, des produits de fabrication » parisienne (Eudel 1884 : 243). Les faux sont aussi partout dans les îles du Pacifique où les « canaques se sont mis à fabriquer des armes anciennes » pour satisfaire les « insatiables demandes des gens de l'armée, de la marine et du gouvernement » (O'Reilly 1970 : 33-38). Les voyageurs découvrent ces objets dans leur décor « naturel » : « les armes fidjiennes sont généralement des objets faux [...] détériorées de la boue noire du marais, où elles avaient été vieillies, avant d'être proposées aux

touristes » (Thomson dans O'Reilly 1970 : 37). Achetés dans le Pacifique, les objets deviennent ethnographiques ; en Chine, chinois ; en Italie, anciens. Le cadre d'achat suffit à communiquer de la couleur locale aux objets.

En sortant des circuits commerciaux pour entrer dans le quotidien, la question du décor devient plus aiguë encore. Dans les campagnes, les touristes croient découvrir des « trésors héréditaires » quand ils « entrent dans les maisons de paysans » (Roqueplan 1869 : 167-68). Et Roqueplan de préciser qu'ils « ont été fabriqués à Paris puis déposés en province pour y prendre le parfum de la vétusté et le crédit de l'histoire. [...] Les paysans [s'en] chargent, pour le compte des marchands de Paris ». Bayard, inspecteur des Beaux-Arts, confirme en 1914 le phénomène en racontant la découverte dans une écurie, par un amateur ébahi, d'un « coffre Renaissance » servant de « mangeoire » dans un « cadre ingénieusement imprévu » et Bayard de conclure que « le changement d'air est excellent pour ce genre de duperie » (Bayard 1914 : 79-92). Il en vient à mettre en garde les touristes contre les tableaux « exécutés à Paris par des rapins [et] déposés, pendant la belle saison, chez les pêcheurs » normands (Dyer 1910 : 26-27) ou encore « dans une petite boutique, chez un marchand de cigares ou dans un café », place « toujours modeste, et la peinture est accrochée dans un coin sombre » (26-27). Et si Dyer recommande aux amateurs de parcourir les fermes de Long Island, il souligne qu'il faut se méfier des mises en scène trop rustiques (475 *passim*).

Radicale mise en scène pour produire de l'authenticité : les objets sont déterrés sous les yeux des touristes, comme si le décor les enfantait. C'est vrai en Égypte où les faux sont enterrés par « les guides [...] dans des lieux connus, et devant les Anglais émerveillés, ils vont ensuite les découvrir » (Eudel 1884 : 66 ; voir aussi Joanne 1861 : 1108). Et d'ajouter : « Qui dira le nombre des scarabées, de petites idoles et statuette égyptiennes semés par l'industrie parisienne aux environs des pyramides ? » (Eudel 1884 : 9 ; voir aussi Wakeling 1912). Il en va de même des objets préhistoriques : la correspondance de Boban regorge d'informations sur ceux qui font « des assiettes, des peignes, que sais-je, des brosses à dents, de l'époque de la pierre polie », vendus à même le champ de fouilles ou la carrière où

ils sont censés avoir été trouvés⁶⁷. Les journaux américains mettent en garde contre ce « genre d'archéologie » qui, en France et en Italie, consiste à déterrer les objets sous les yeux des touristes (*Harper's Weekly*, 7 février 1903 : 233). La mise en scène fonctionne aussi pour les curiosités ethnographiques : dans les îles du Pacifique, Gordon-Cumming (1885) avoue avoir été dupé par les indigènes qui vendaient des idoles et des ustensiles qu'ils prétendaient avoir découvert en labourant. L'« habitat naturel » des objets suffit à en faire un morceau du pays visité.

Déguisements

Complément indispensable du décor, les vendeurs qui ne peuvent ressembler à des marchands. Les « contrefaçons primitives, écrit Eudel, fabriquées aux Batignolles, abondent dans les villes d'eaux et surtout chez les paysans, en Normandie et en Bretagne. [...] Le paysan reste indispensable pour donner de la couleur locale, et du pittoresque au marché » (1884 : 132). Le vêtement est essentiel : en Normandie, des « individus habillés en marins proposent à domicile, des étoffes, et bibelots d'Orient qu'ils rapportent soi-disant de leurs voyages. Or, [ils] n'ont pour la plupart jamais navigué » (Bayard 1914 : 94). Le matelot, le paysan normand, l'artisan stambouliote ou le marchand italien sont suffisamment pittoresques pour donner de la couleur locale aux objets. D'autant qu'ils prennent soin grâce au « pittoresque [...] qu'ils savent mettre dans le marchandage » de « convaincre de [leur] ignorance en matière d'antiquité » (94). Dans les villes de la côte Est, si on fait confiance aux vieilles paysannes, on conseille de se méfier des faux liquidateurs de successions (Dyer 1910 : chapitre 20). Les marchands laissent toujours accroire que les objets sont du patrimoine familial ou qu'ils ont été pillés, certificat d'authenticité s'il en est.

Au final, l'objet apparaît second : ce qui importe, c'est que le décor et le costume proposent un dépaysement de régime culturel, temporel et économique. Le commerce doit sembler d'une autre nature du fait de la profonde dissymétrie entre l'amateur et le vendeur qui est censé ignorer la valeur des choses, car trop attaché au quotidien.

5. Le monde à demeure : entre décor quotidien et mise à distance

L'opération qui consiste à arracher un objet d'un espace pour le muer en curiosité—le regarder à distance—a un terminus : son exposition. Même si les modèles mis en place dans les musées infusent dans toute la société, les présentations sont avant tout domestiques. Une fois l'objet « trouvé » ou déballé, une série d'opérations matérielles permet d'en conserver le caractère exotique et de le donner à voir.

Objets à discours : entre vitrines et bibliothèques

Au début du XIX^e siècle, les objets exotiques appartiennent, dans le prolongement du XVIII^e siècle, au domaine des œuvres d'art (Glorieux 2002). Quant aux objets ethnographiques et archaïques, ils sont encore inclus dans des collections à vocation universelle : collections d'objets d'histoire naturelle et collections qui prétendent réunir les productions depuis « l'Antiquité de l'Homme » (Guichard 2008). Les objets sont alors des témoins de l'enfance de l'humanité, sortes de repoussoirs et de contrepoints au monde qui les accueille⁶⁸. Dans cette didactique, les collectionneurs mettent en ordre une narration du progrès dont le contenant est le terme ultime. La collection de l'éditeur Panckoucke est emblématique : dans son hôtel particulier, il rassemble le monde sous forme d'échantillons.

J'ai donc voulu, écrit-il à son petit-fils dans une brochure imprimée, classer par siècles et par pays les objets que j'avais rassemblés [...]. Pour bien connaître l'humanité et son histoire, on doit étudier l'homme dans l'état sauvage, à son début dans la civilisation. [...] L'objet sur lequel j'attire ton attention est une hache grossière : un éclat de pierre dure [...] ; un morceau de bois péniblement coupé et fendu [...]. Tu admireras dans cette salle les travaux et la patience des sauvages qui déjà savent, avec les moyens les plus simples, former, sculpter, graver.

Ces objets sont environnés « des oiseaux des parties encore sauvages de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique, entretenant l'ambiguïté de leur statut (Panckoucke 1841 : 7-8).

Avec les années 1820-1830, les collections se font ethnographiques et le plus souvent dédiées à une région. Pour les officiers, les objets sont des documents sur les populations abordées et des souvenirs⁶⁹. À côté des marins, se multiplient les voyageurs qui mêlent prospection commerciale et sorte de Grand Tour océanique. Eugène Delessert voyage ainsi entre 1844 et 1847 en Asie et dans le Pacifique. Il revient en France, pour débiter sa carrière de banquier, avec une « collection de curiosités remarquables, autant par leur nombre et leur valeur ethnographique, que par les circonstances particulières qui ont permis de réunir des objets de plus en plus rares, et dont l'acquisition [...] sera bientôt rendue impossible ». Sa collection se veut le havre d'un monde perdu. Ces collectionneurs-voyageurs documentent les objets : « on rencontre quelques-unes de ces armes, s'attriste Delessert, cachées dans un coin de musée ou placées en trophée dans le cabinet d'un amateur, mais rarement on en connaît la valeur ou l'usage. On s'inquiète encore moins du lieu d'où elles viennent » (Delessert 1848 : 381 *passim*). Ces collections de la première partie du siècle ont en commun de mobiliser le texte ; elles existent par les récits qui les accompagnent. Dans les intérieurs, à la collection matérielle répond une sorte de mode d'emploi, sous forme de journal intime, de mémoires, de bibliothèque autour du sujet et parfois de catalogues de vente aux enchères. Ce lien entre récits et collection a une traduction matérielle. Une vitrine peut réunir bibelots et textes, sous forme de manuscrits⁷⁰ mais bien souvent une bibliothèque—vitrée—est mise en regard de vitrines d'exposition. De même style, elles se répondent dans l'espace de la galerie, du bureau, ou parfois du salon⁷¹.

Entre vitrines et décors

Dans la seconde partie du siècle, il n'y a plus un seul appartement bourgeois sans curiosité exotique, ethnographique ou archaïque. Les photographies d'intérieurs permettent de se figurer la mise en scène de ces objets⁷². Deux modèles qui cohabitent selon les nécessités apparaissent à New York comme à Paris : d'une part, des mises en scène qui se veulent savantes ; d'autre part, une dispersion dans tout le décor.

Les mises en scène savantes singent les musées par la vitrine, droite ou à plat. Banalisée

au milieu du siècle, elle constitue et institue la collection, soulignant par le verre, le velours et la fermeture, la préciosité des objets et forçant à un ordre des choses. Le verre met en outre les objets à distance ce qui souligne leur préciosité mais aussi leur appartenance à un autre espace-temps. Condition du bibelotage, le regard à distance se rejoue ici par le verre. Les marchands eux-mêmes commercialisent les petits objets dans des vitrines. Boban propose ainsi des petites panoplies de silex sous boîtes vitrées, présentation que l'on retrouve sur la côte Est des États-Unis. Des étiquettes qui légendent les objets et parfois un catalogue abrégé collé au dos achèvent de donner un vernis scientifique à ces collections. À défaut, des artisans font cette mise en ordre ou vendent socles, trépiéds, etc. qui permettent aux amateurs de s'adonner à la mise en scène de leur propre collection.

Autre mise en scène : une dispersion qui mue les objets en décor quotidien. À observer les photographies d'intérieurs comme les inventaires, deux grands récits apparaissent : soit une pièce dédiée, portion d'intérieur qui devient une utopie—et souvent une *anachronie*— ; soit une présentation qui, dans la logique pittoresque, joue des contrastes.

Dans le premier cas, les bourgeois qui n'ont jamais quitté New York ou Paris évoquent ainsi le décor d'intérieurs de colons, de militaires ou d'explorateurs, comme une sorte de chambre des souvenirs (Jasanoff 2005)⁷³. Cette mise en scène répond aux conseils des manuels de décoration qui invitent à donner une cohérence à chaque pièce (voir Havard 1884 ; Rodman-Church 1881 ; Wheeler 1903 ; Priestman 1910). Ce modèle a l'avantage de proposer une puissante évasion : en habillant les murs, à New York comme à Paris, de quelques pièces exotiques, il s'agit de créer un espace avec sa propre couleur locale, loin d'une architecture jugée sans profondeur historique et trop commune. À l'âge du simili, ces objets signent un intérieur où les habitants savent sémouvoir d'apparences parfois grossières mais authentiques. Les contrastes disent le plaisir de la délocalisation.

C'est dans les ateliers—devenus espaces mondains au milieu du XIX^e siècle—qu'on apprend à mettre en scène ces objets qui servent aux peintres à produire de la couleur locale. Parcourant l'intérieur du peintre Bernier, Eudel est séduit :



« Au-dessus d'une armoire normande [...], des flèches au dard acéré, des massues terribles, des sagaies primitives, des lances emplumées, des poignards barbares, des sabres sauvages qui rayonnent autour d'un immense chapeau de paille marocain » (Eudel 1888 : 374). Les nombreux ateliers de peintres « exotisants » à New York et à Paris apparaissent comme des espaces intérieurs où la rêverie vers les lointains peut se développer sans entraves⁷⁴ car « dans les ateliers, on est évidemment dans un autre monde », coupé de la ville (Duranty 1881 : 153 ; voir aussi Wolff 1881 : 146 *passim*). Derrière la façade de l'hôtel

Fig. 12 (haut)
Boîte-vitrine de silex taillés commercialisée à la fin du XIX^e siècle à New York (boutique d'antiquaire, Baltimore) © Manuel Charpy.

Fig. 13 (au-dessus)
« Un coin d'atelier », Émile Bayard, *L'art de soigner les œuvres d'art*, Paris, Ernest Gründ, 1928 [réédition avant guerre].

particulier de Gérôme, aux airs d'immeuble de rapport, « s'ouvre le monde des « *Mille et une nuits* [...] dans le vestibule, un lit chinois [...], un remarquable coffre japonais [...], une pagode ruisselante d'or, un vitrail très pittoresque, une porte arabe [...]. – Il me semble que je suis transporté loin de Paris [...] et que je vais voir entrer une sultane du Bosphore ou des armées du Caire » (Eudel 1888). Il faut dire que ce sont les mêmes marchands, à New York comme à Paris, qui fournissent les « artistes » et les amateurs en costumes et objets exotiques⁷⁵. En imitant les intérieurs de peintres, les amateurs captent un motif, des modèles d'exposition et en même temps se placent au cœur de la fabrique même de ces objets.

Conclusion

La transformation d'un objet en objet exotique ne tient pas uniquement, loin s'en faut, à une opération conceptuelle—notamment taxinomique—mais à une série de processus et de procédures qui inventent, préservent et maintiennent son caractère exotique. Point d'objet exotique en soi, donc, mais une série de lieux, d'acteurs et de dispositifs—commerciaux comme d'exposition—qui le font exotique. Autrement dit, l'objet n'existe, pour reprendre les termes de Merleau-Ponty, que

par son horizon—et en l'occurrence, ses horizons multiples. Ces processus mettent en œuvre un commerce d'espaces et de temporalités, constamment rejoué selon les territoires.

Connecter et comparer les espaces parisiens et new-yorkais montre que les objets sont faits de l'étoffe des territoires, eux-mêmes attachés à des temporalités. Dans les deux cas, les horizons des objets sont ceux qui échappent à la vie moderne, qu'il s'agisse d'un lit breton ou d'une sagaie d'Afrique de l'Ouest. Les circulations d'une métropole à l'autre soulignent aussi que le temps des autres devient exotique dès lors qu'il apparaît sur le point de disparaître—beauté du mort pourrait-on dire. C'est sans doute là la singularité de ces objets—et de leur marché—dans le paysage de la culture matérielle du XIX^e siècle que de dialoguer étroitement avec la question de l'espace et du temps. À une société du multiple industriel où les objets apparaissent de plus en plus comme incréés, les objets exotiques opposent des provenances—autres lieux, autres temps.

Au final, interroger ce marché, entre commerces et consommations, c'est aussi revenir sur l'histoire de la culture matérielle dont les fondements reposent autant sur la capacité des objets à faire documents que sur un regard ethnographique et touristique sur des objets arrachés à leur quotidien.

Notes

1. Hispanic Society of America (HSA), Fonds Boban, boîtes I-XIV et Bibliothèque nationale de France (BnF), Fonds Boban, NAF 21476-21478.
2. Sur cette approche matérielle des questions d'espaces connectés, voir Riello (à paraître) ; et l'étude de cas en quelque sorte inverse de Dikötter (2006).
3. Voir les annuaires Bottin-Didot du commerce, les publicités conservées dans les Documents éphémères de la Bibliothèque historique de la Ville de Paris (BHVP) ainsi que les inventaires après faillites aux Archives de Paris (AP) : D11U3/187, octobre 1854, Sieur Latapie et Fils, marchand de curiosités, 58 rue de Rivoli ; D11U3/ 326 21, septembre 1860, Sieur Akoun Abraham, marchand d'articles d'Orient, 24 bd des Italiens ; D11U3/531, 22 août 1866, Jérôme Léger, marchand de curiosités, 19 rue Le Pelletier et 100 boulevard des Capucines ; D11U3/639, 1869, faillite de Charles de la Roche, marchand de curiosités, 7 et 9 rue Bonaparte, entre autres ;
4. BnF, Fonds Boban, NAF 21476-21478, cartes de visite.
5. *New York (City) Directory* (1865, 1893) ; *King's Handbook of New York City* (1893 : 848-49).
6. BnF, Fonds Boban, NAF 21476-21478, photographies n^{os} 269, 273 et 274 ; HSA, box II, A2-A10.
7. Voir « Antique Furniture at Sypher's », *New York Times*, 13 avril 1889 ; « Antique Furniture and Brass, Bric-a-Brac, Enamels, Terra Cotta, Lacquer... W. P. Moore, 174 Fifth Ave. », *Harper's Weekly*, 24 novembre 1877, p. 93 ; « Arnold Constable & Co, Broadway & 19th st. », *Harper's Weekly*, 8 avril 1882, p. 223 ; « The First Manufacturing and trading Co. Japanese goods, 865 Broadway », *Harper's Weekly*, 22 décembre 1877, p. 1011 ; *The New England Business Directory...*, Boston, Sampson & Murdock Company, 1865 ; et le portrait de « James Graham, Modern and Antique

- Furniture, etc., n° 19 East 14th Street », *New York's Great Industries : exchange and commercial review* (1884).
8. « The First Manufacturing and trading Co. Japanese goods », *Harper's Weekly*, 12 janvier 1878, p. 38.
 9. « A. A. Vantine & Co., Japanese and Chinese curios, 827-829 Broadway », *Harper's Weekly*, 28 mai 1881, p. 356.
 10. BnF, Fonds Boban, NAF 21476-21478, lettres n°s 77 et 151, années 1880 ; Boban fait des déballages à l'hôtel Normandy, avenue de l'Opéra et à l'hôtel Vendôme, place Vendôme.
 11. BHVP, Documents éphémères, « curiosités » ; voir par exemple les publicités de la maison Ibrahim, avenue de l'Opéra.
 12. « K. Mandil, Importer of Japanese and Turkish Art Treasures, 823 Broadway », *New York's Great Industries* (1885).
 13. BnF, Fonds Boban, NAF 21476-21478 ; voir par exemple les échanges avec Becker, antiquaire à Darmstadt (20 juin 1878) et lettre à Brive, 21 juillet 1871 : « M., j'ai reçu les remarquables photographies de votre collection que vous avez eu la bonté de m'envoyer et je dois vous remercier vivement » ; HSA, box III, photographies de Benecke, Saint-Louis, Missouri.
 14. BnF, Fonds Boban, NAF 21476-21478, lettre n°153 et sq.
 15. BnF, Fonds Boban, NAF 21478, lettre n°87, Jean-Paul Laurens, 73 rue Notre-Dame-des-Champs.
 16. « L'Orient par J. L. Gérôme, offert par les Grands Magasins du Bon Marché, Paris aux visiteurs du salon des artistes français », 1910.
 17. AP, D11U3/212, dossier n°12926, faillite du 7 janvier 1856 de Disdéri et Cie, 8 bd des Italiens.
 18. BHVP, Documents éphémères, « Photographes ».
 19. *New York's Great Industries* (1884).
 20. BHVP, Documents éphémères, « antiquaire », « tapisseries ».
 21. Voir les nombreux courriers qui accompagnent ces échanges dans tout le fonds Boban, BnF, NAF 21476-21478.
 22. Sur ce processus, je me permets de renvoyer à Manuel Charpy, « L'invention de Drouot. Nouvelle institution du goût et de l'authenticité » in *Le théâtre des objets. Espace privé, culture matérielle et identité bourgeoise. Paris 1830-1914*, Thèse, Université de Tours, 2010, p. 1007-1078.
 23. « Richard Walters' Sons, Auctioneers and Storage Warehouse Proprietors, 1370 Broadway », *New York's Great Industries... op. cit.*, 1884 et *Trow's New York City Directory*, New York, Trow, 1860 et 1865. Pour les catalogues de vente du XIX^e siècle, voir les Archives of American Art (Smithsonian Institution).
 24. *New York's Great Industries... op. cit.*, p. 276-77.
 25. Voir les ventes aux enchères et par exemple les ventes du commissaire-priseur de Me Delbergue, AP, D60/E3.
 26. « Curiosités », *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle*, Paris, Larousse, 1866.
 27. Charles Smith, *Auctions: The Social Construction of Value*, Berkeley & Los Angeles, University of California Press, 1989 et Walter A. Dyer, *op. cit.*
 28. Voir notamment les experts mobilisés dans les ventes, notamment AP D42E3 et D60E3. À New York, à propos de la maison Silo, on note qu'elle « mérite pleinement la confiance que lui accorde le public clairvoyant » pour le « bric-à-brac, tableaux, curiosités ». « James P. Silo, general Auctioneer, 57 Cedar Street » *New York's Great Industries... op. cit.*, p. 276-77.
 29. Voir Bibliothèque de l'Institut, Fonds Eugène Piot, MS 2228 III.
 30. « Curiosités », *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle* (1866).
 31. AP, voir les archives des ventes aux enchères, notamment D42U3 et D60U3.
 32. BnF, Fonds Boban, NAF 21476-21478, 14 avril 1869.
 33. BnF, Fonds Boban, NAF 21476-21478, 24 juin 1871.
 34. BnF, Fonds Boban, NAF 21476-21478, 22 juin 1877.
 35. Voir les archives de la maison Sypher & Co. (Dealers in Antiques, 1880-1934), bibliothèque de l'Université de Columbia, section des livres rares et des manuscrits, MS 1225.
 36. « This Busy World », *Harper's Weekly*, 26 août 1893, p. 819.
 37. BnF, Fonds Boban, NAF 21476-21478 ; voir par exemple les chineurs Prudent Toussaint ou Eugène Piketty.
 38. « Herman Trost & Co, 48-54 Murray St. », *Harper's Weekly*, 1^{er} mars 1879 ; voir aussi *The Art Amateur*, toute l'année 1880.
 39. *Rapports du Jury international, Exposition universelle de 1867* (1868 : 22, 62 *passim*) ; *Revue moderne*, 1^{er} septembre 1867.
 40. « The First Japanese manufacture and tradin » *Harper's Weekly*, 12 janvier 1878, p. 38.
 41. BnF, Fonds Boban, NAF 21476-21478 : lettres du Palais du Trocadéro, Musée d'ethnographie, mai 1884 et juin 1890 ; lettre n°372, 24 mai 1885 ; lettre n°141, 10 février 1891 ; lettre n°383-384

- d'Émile Guimet, Boulevard du Nord à Lyon, 1883.
42. BnF, Fonds Boban, NAF 21476-21478, lettres de mai 1878 à mai 1879 ; lettres du Musée d'histoire naturelle de Toulouse (13 décembre 1891), du Muséum d'histoire naturelle de Nantes (1881), du Musée de Châlon-sur-Saône (1877), du Musée préhistorique de Bordeaux (1873), du Musée historique de l'Orléanais (1878 et 1879) et du Musée de Sedan (1880)...
43. BnF, Fonds Boban, NAF 21476-21478 : correspondance de Boban avec Thomas Wilson, Smithsonian Institution (avril et juin 1889) ; Jos Karrick Riggs, Providence, États-Unis (mai 1874) ; le Musée anthropologique et archéologique de Buenos-Aires (septembre 1890) ; Hermann Strebel, inspecteur du Musée d'ethnographie à Copenhague ; lettres du Musée d'Édimbourg (août 1888), du Musée archéologique de Genève (septembre 1881), du Musée anthropologique de Dresde (janvier 1884), du Musée d'ethnographie de Dresde (1883), du Musée national de Stockholm (octobre 1881 et 1882) et du Musée Polytechnique de Moscou (janvier 1879) ; et lettres à propos des échanges entre les musées de la Guadeloupe, de Rouen et le Musée anthropologique et archéologique de Buenos-Aires (1885-1890).
44. BnF, Fonds Boban, NAF 21476-21478 : lettre du 25 juillet 1880 ; lettres de l'automne 1873 ; lettres des membres de la société polymathique de Vannes, de la société royale des antiquaires du Nord, de la Société d'anthropologie à la Guadeloupe ; lettres de l'École d'anthropologie, 1899 et d'Adrien de Mortillet, fils de Gabriel et conservateur des Collections de la Société d'anthropologie ; lettre d'Auguste Le Plongeon, New York, 204 Washington Street Brooklyn, 1888.
45. HSA, boîte VII, factures de la « Compagnie internationale de transports, J. Péliissier et Cie, 110 rue Denfert-Rochereau ».
46. HSA, boîte VII et BnF, Fonds Boban, NAF 21476-21478.
47. Voir les catalogues parisiens (AP, Catalogues des ventes aux enchères, D5E3 278-400) et les catalogues new-yorkais conservés aux Archives of American Art, Smithsonian Institution.
48. Section « Amérique du Nord », *Comptoir d'archéologie préhistorique, Eugène Boban, antiquaire, 35 rue du Sommerard, près le musée de Cluny*, Paris, veuve Bouchard-Huzard, 1878 ; sur le goût des antiquités françaises, voir Hudson-Moore (1903 : 148-72).
49. BnF, NAF 21476, n°76, lettre d' E. A. Barber, 4101 Walnut Street, Philadelphie (21 juillet 1881).
50. BnF, NAF 21476, n°89, lettre du 14 janvier 1882 avec catalogue. Le prospectus proclame : « Natural History Store, minerals, fossils, shells, corals, etc. Mound Pottery, Pipes, Ornaments, etc. Coins and medals, Continental, Colonial and Confederate bills. Rare books, autographs, manuscripts [...] Cincinnati, USA September 3rd 1877 ».
51. BnF, NAF 21477, lettre à Leavitt & Co, auctionners, 1887 ; voir Lancour (1944 : 20) ; et les Archives of American Art (Smithsonian Institution) qui conservent les catalogues Leavitt & Co pour les années 1873, 1879, 1884 et 1890.
52. « H. B. Herts & Sons, Importers of Antiques and Objets d'Art, 7747 Broadway », *New York's Great Industries...* (1884 : 276-77) ; la maison Herman Trost & Co. annonce être présente à « New York, Paris, Limoges, Yokohama », *Harper's Weekly*, année 1882 ; « Sypher & Co. Are now receiving from Europe. Antique Furniture, Clocks, Bronzes, China, &c. » publicité en 1881 et 1882 ; « Howard & Co., Jewellers, 264 Fifth Avenue », *Harper's Weekly*, 1^{er} janvier 1881, p. 14.
53. Voir « Jacques Seligman's Private Show », *Harper's Weekly*, 7 janvier 1888 ; Archives of American Art, Smithsonian Institution, Jacques Seligmann & Co. records, 1904-1978 ; et AN, Fonds Warneck et Sambon, 613 AP 4-5 (comptabilité) et 16 (catalogues).
54. BnF, NAF 21476, lettre n°151 de Heber R. Bishop (1880) ; et n°77 d'Aash Mills (New Hampstead, 13 mai 1884).
55. *La Curiosité universelle, journal hebdomadaire d'annonces pour collectionneurs, autographes, estampes, objets d'art, antiquités, livres, timbrologie, numismatique, héraldique, curiosités, etc., etc.*, création en 1886, bureaux 1 rue Rameau, Paris, et 9, First Avenue, New York City.
56. « Curiosités », *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle* (1866).
57. « Nagasaki », *Le Cabinet de l'amateur*, n°8-9-10-11 (octobre-décembre 1861) ; et « Yokohama » et « Kanagawa », *Le Cabinet de l'amateur*, n°13 (1862 : 43-44).
58. Voir la *Society for the Preservation of New England Antiquities, créée à Boston en 1910 ; voir aussi Lyon (1892) et Northend (1912)*. Quantité de manuels imprimés au Royaume-Uni sont augmentés pour le marché américain de

- considérations sur la côte Est : voir Litchfield (1904) et Moore (1910).
59. Voir par exemple, à la bibliothèque de l'Université Columbia, section des livres rares et des manuscrits : Dodge, Henry Nehemiah, 1843-1937, MS 0352 (objets collectés en Italie) ; à la New York Historical Society : Israel Corse papers, 1840-1937 ; le journal d'Eugène Talbot (« Notes et souvenirs de voyage [en Suisse et en Italie] », 1857, collection personnelle Manuel Charpy) ou les archives de Paul Pettier qui voyage en Suisse et en Angleterre (AN, Fonds Paul Pettier, AB XIX 5223, livre comptabilité, 1900-1905).
60. Quand l'avocat Eugène Talbot passe deux mois en Suisse et en Italie, il tente de ramener des armures de Suisse et des morceaux de « mosaïques » anciennes de Sienne.
61. Eugène Müntz, « En Allemagne : Nuremberg », *Le Tour du Monde*, 1897, p. 325.
62. AN, Fonds Richelot, facture de l'antiquaire et fondeur en bronze (sic), De Fellice & Galli, Largo S. Martino, Napoli (1899).
63. Voir pour les plus lus, le *Guide Joanne, De Paris à Constantinople* (vers 1880) ; Steiger (1901) ; *Turquie. Guide horaire général international illustré pour le voyageur en Orient* (1912) et *Les Guides bleus, De Paris à Constantinople* (1920 : lvii).
64. Voir la présentation du *Catalogue d'une collection d'Antiquités grecques et Égyptiennes et de monnaies...* (1863).
65. Pour les États-Unis, voir par exemple « How "Veritable Antiques" are made », in *Harper's Weekly*, 16 novembre 1878, p. 917.
66. HSA, boîte I, dossier 2, notes sur les contrefaçons et liste des contrefaçons envoyées par Boban pour l'Exposition de 1878.
67. BnF, Naf 21477, lettre de Cognac, 25 octobre 1883 ; Naf 21479, n°13, lettre de Quinqualet à Carnac, 10 mars 1881 ; voir aussi les propos de Maricourt sur Amiens rapporté par Paul Eudel (1884 : 393-394).
68. Voir par exemple les pratiques révélées par les archives du comte de Mackau pour les années 1840 (AN, Fonds Mackau, AP156/59).
69. Voir par exemple, AN, Fonds Mackau, AP156/59.
70. AN, ET/CXIII/1282, testament de la veuve Bougainville, 1884.
71. Outre les inventaires, voir BHVP, Documents éphémères, « Catalogues de mobilier », années 1830-1880.
72. Voir pour New York le fonds Joseph Byron conservé au Museum of the City of New York.
73. Sur les mises en scène de coloniaux, voir par exemple *Collection d'objets de la Chine et du Japon, curiosités, tableaux, mobilier*, vente des 25, 26 et 27 mars 1880, Hôtel Drouot ; et AN, MC / ET/CXVII/1404, 6 mars 1880 ; Fonds Boban, NAF, 21 476, pièce n° 266.
74. Sur les ateliers orientalisants à Paris, voir Gueulette (1864) ainsi que les orientalistes répertoriés dans le *Trow's New York City directory* (1860-1885).
75. Les syndicats notent souvent « belle clientèle composée d'artistes » à propos des faillites de marchands de curiosités ; AP, D11U3/187, faillite du marchand de curiosités Latapie, 58 rue de Rivoli, octobre 1854 et AP, D11U3/1222, faillite de Paul Recappé, Marchand de curiosités, 9 rue Paul Louis Courier, 23 janvier 1886 ; voir en outre *l'Annuaire Bottin-Didot du commerce* et le *Trow's New York City directory* (1860-1885).

Références

Fonds d'archives

Archives de Paris, fonds des ventes aux enchères.

Archives nationales : fonds Mackau ; Paul Pettier ; Richelot ; Warneck et Sambon.

Bibliothèque de l'Institut, Fonds Eugène Piot.

Bibliothèque historique de la Ville de Paris, section des Documents éphémères.

Bibliothèque nationale de France (BnF), Fonds Boban.

Hispanic Society of America (HSA), Fonds Boban.

Museum of the City of New York, fonds Joseph Byron.

New York Historical Society, Israel Corse papers, 1840-1937.

Smithsonian Institution, Archives of American Art, fonds Jacques Seligmann & Co., 1904-1978.

Université de Columbia, Bibliothèque, section des livres rares et des manuscrits, fonds Dodge, Henry Nehemiah, 1843-1937.

Journaux et documents

Annuaire Bottin-Didot du commerce

Comptoir d'archéologie préhistorique, Eugène Boban, antiquaire, 35 rue du Sommerard, près le musée de Cluny. 1878. Paris, Veuve Bouchard-Huzard.

Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle. 1866. Paris, Larousse.

Harper's Weekly

King's Handbook of New York City. 1893. Boston, Moses King.

La Curiosité universelle, journal hebdomadaire d'annonces pour collectionneurs, autographes, estampes, objets d'art, antiquités, livres, timbrologie, numismatique, héraldique, curiosités, etc., etc., création en 1886, bureaux 1 rue Rameau, Paris, et 9, First Avenue, New York City.

Le cabinet de l'amateur

Le Tour du monde

New York (City) Directory (1865, 1893)

New York's Great Industries: Exchange and Commercial Review. 1884. New York, Historical Publishing Company.

New York Mirror

New York Times

Revue des Deux mondes

Revue moderne

The Art Amateur, année 1880.

The New England Business Directory. 1865. Boston, Sampson & Murdock Company.

Trow's New York City directory, 1860-1885.

Sources publiées

Amicis, Edmondo de. 1878. *Constantinople*. Paris, Hachette.

Appadurai, Arjun (dir.). 1988. *The Social Life of Things: Commodities in Cultural Perspective*. Cambridge, Cambridge University Press.

Baedeker, Karl. 1886. *Italie. Manuel du Voyageur*, vol. 1. Paris, Paul Ollendorff.

Barringer, Tim et Tom Flynn (dir.). 2012 [1998]. *Colonialism and the Object: Empire, Material Culture and the Museum*. Londres, Routledge.

Bayard, Émile. 1914. *L'art de reconnaître les fraudes*. Paris, Roger et Chernoviz.

Bayles, Richard Mather. 1885. *Bayles' Long Island Handbook*. Budget steam print.

Beauvoir, Ludovic de. 1874. *Pékin, Yeddo, San Francisco, Voyage autour du monde*. Paris, Plon.

Bonnot, Thierry. 2002. *La vie des objets. D'ustensiles banals à objets de collection*. Paris, MSH.

Carré, Jean-Marie. 1932. *Voyageurs et écrivains français en Égypte*. Le Caire, IFAO.

Champfleury, Jules. 1889. *Les trouvailles de M. Bretoncel*. Paris, Quantin.

Coombes, Annie E. 1997. *Reinventing Africa: Museums, Material Culture and Popular Imagination in Late Victorian and Edwardian England*. New Haven, Yale University Press.

Corbin, Alain. 1992. « Paris-province », dans *Les lieux de mémoire*, vol. 3, *Les France. Conflits et partages*, dirigé par Pierre Nora, p. 777-823. Paris, Gallimard.

Cumming, C.F.G. 1885. *At home in Fiji*. Édimbourg et Londres, William Blackwood and Sons.

Dias, Nélia. 2007. « Primitifs, populaires et Anciens. Les collections du Trocadéro et la question des frontières disciplinaires ». *Cahiers parisiens* 3, Université de Chicago : 860-74.

Dyer, Walter A. 1910. *The Lure of the Antique*. New York, The Century Company.

Dictionnaire du commerce, de l'industrie et de la banque. 1901. « Messageries maritimes » et « Constantinople ». Paris, Guillaumin.

Dikötter, Frank. 2006. *Exotic Commodities. Modern Objects and Everyday Life in China*. New York, Columbia University Press.

Drake, Samuel Adams. 1876. *Nooks and Corners of the New England Coast*. New York, Harper & Brothers.

Du Camp, Maxime. 1972. *Voyage en Orient, 1849-1851, notes*. Paris, Peloritana.

Duranty, Louis-Edmond. 1881. *Le pays des arts*, Paris, Charpentier.

Eberlein, Harold D. et Horace M. Lippincott. 1912. *The Colonial Homes of Philadelphia and Its Neighborhood*, New York, Lippincott Co.

Eudel, Paul. 1888. *L'hôtel Drouot et la curiosité en 1886-1887*. Paris, Charpentier.

Eudel, Paul. 1885. *Constantinople, Smyrne et Athènes, journal de voyage*. Paris, Dentu.

- Eudel, Paul. 1884. *Le truquage. Les contrefaçons dévoilées*. Paris, Dentu.
- Exposition universelle de 1867, Commission du Jury international. 1868. *Rapports du Jury international*. Paris, Imprimerie administrative de Paul Dupont.
- Fabian, Johannes. 2006. *Le temps et les autres. Comment l'anthropologie construit son objet*, Paris, Anacharsis.
- Fetridge, William Pembroke. 1862. *American Travellers' Guide*. New York, Harper and Brothers.
- Flaubert, Gustave. 1924. *Par les champs et par les grèves dans Œuvres complètes illustrées de Gustave Flaubert*. Paris, Sant'Andrea et Marcerou.
- Flaubert, Gustave. 1885 [1881]. *Bouvard et Pécuchet*. Paris, Quantin.
- Gasnier, Thierry. 1992. « Le local. Une et divisible », dans *Les lieux de mémoire, vol. 3, Les France. Conflits et partages*, dirigé par Pierre Nora, p. 462-525, Paris, Gallimard.
- Gautier, Théophile. 1856. *Constantinople*. Paris, Michel Lévy.
- Glorieux, Guillaume. 2002. *À l'enseigne de Gersaint. Edme-François Gersaint, marchand d'art sur le pont Notre-Dame*. Seyssel, Champ Vallon.
- Godins de Souhesmes, G. des. 1893. *Guide to Constantinople and its environs*. Constantinople, Zellich.
- Goncourt, Edmond de. 1881. *La maison d'un artiste*. Paris, Charpentier.
- Gueulette, Charles. 1864. *Les ateliers de peinture en 1864, visite aux artistes*. Paris, Castel.
- Guichard, Charlotte. 2008. *Les amateurs d'art à Paris au XVIII^e siècle*. Seyssel, Champ Vallon.
- Guide complet du touriste en Normandie*. 1861. Paris, Cournol.
- Guide Conty. 1881. *Côtes de Normandie, guide circulaire correspondant aux voyages de plaisir organisés par la Compagnie de l'Ouest*. Paris, Hachette.
- Guide Joanne. 1913. *Bretagne*. Paris, Hachette.
- . [vers 1880]. *De Paris à Constantinople*. Paris, Hachette.
- Guide pour une excursion dans l'Égypte ancienne et moderne et au canal de Suez*. 1869. Paris, Lanée.
- Guides bleus, Les. 1920. *De Paris à Constantinople*. Paris, Hachette.
- Guth, Christine. 2004. *Longfellow's Tattoos: Tourism, Collecting, and Japan*. Washington, University of Washington Press.
- Handbook for Travellers in Northern Italy*. 1860. Londres, J. Murray.
- Havard, H. 1884. *L'Art dans la maison*, Paris, Rouveyre.
- Herpin, E. s.d. [vers 1900]. *Trente jours sur la Côte d'Émeraude*. Paris, Dauvissat.
- Hounau, Joachim. 1854. *Voyage en Chine du Capitaine Montfort*, Paris, Victor Lecou.
- Hudson-Moore, N. 1903. *The Old Furniture Book*. New York, Frederick A. Stokes Company.
- Hume, David. 2014. *Tourism Art and Souvenirs: The Material Culture of Tourism*. Londres, Routledge.
- Jamotel, Maurice. 1886. *Souvenirs d'un collectionneur. La Chine inconnue*, 4^e édition, Paris, J. Rouam.
- Jasanoff, Maya. 2005. *Edge of Empire: Lives, Culture, and Conquest in the East, 1750-1850*. Londres, Fourth Estate.
- Joachim, Michel. 1857. *Causeries sur Fécamp, Yport, Étretat, Colleville, Valmont, Saint-Valéry-en-Caux, Cany et autres lieux*. Fécamp, Picard.
- Joanne, Adolphe. 1861. *Itinéraire descriptif, historique et archéologique de l'Orient*. Paris, Hachette.
- Lamartine, Alphonse de. 1848. *Souvenirs, impressions, pensées et paysages, pendant un voyage en Orient : 1832-1833*. Paris, Furne.
- Lancour, Harold. 1944. *American art auction catalogues, 1785-1942, A Union List*. New York, The New York Public Library.
- Litchfield, Frederick. 1904. *How to Collect Old Furniture*. Londres et New York, G. Bell & Sons.
- Lyon, Irving Whitall. 1892. *The Colonial Furniture of New England: A Study of the Domestic Furniture in Use in the Seventeenth and Eighteenth Centuries*. Boston, Houghton Mifflin.
- Marin, Louis. 1973. *Utopiques. Jeux d'espaces*. Paris, Éditions de Minuit.
- Matson, Nehemiah. 1874. *French and Indians of Illinois River*. Princeton, Republican Job Printing Establishment.
- Merleau-Ponty, Maurice. 1960. *L'Œil et l'esprit*, Paris, Gallimard.

- Moore, Frank Frankfort. 1910. *The Commonsense Collector: a Handbook of Hints on the Collecting and the Housing of Antique Furniture*. Londres, Hodder and Stoughton.
- Müntz, Eugène. 1892. « À travers la Toscane, Sienne ». *Le Tour du Monde*.
- . 1897. « En Allemagne : Nuremberg ». *Le Tour du Monde*.
- New England, a handbook for travellers*. 1888. New York, Ticknor and Company.
- Northend, Mary Harrod. 1912. *Colonial homes and their furnishings*. Boston, Little, Brown & Co.
- O'Reilly, Patrick. 1970. « De la notion de "faux" dans les collections d'objets océaniques ». *Journal de la Société des Océanistes* 26 : 33-38.
- Panckoucke, C.L.F. 1841. *Collection d'antiquités égyptiennes, grecques et romaines d'objets d'art du XVe siècle, 400 vases et coupes grecs [...], Manuscrits et éditions princeps, bibliographie de plus de mille éditions de Tacite, tableaux et gravures de diverses écoles, vitraux, meubles et détails de la vie civile et militaire des Chinois, réunis et classés par ordre de temps et de lieux, avec les décors intérieurs particuliers à chaque pays*. Paris, Panckoucke.
- Parsis-Barubé, Odile. 2008. « Le discours sur l'apparence des populations autochtones chez les voyageurs français du premier XIXe siècle », dans *Paraître et apparences en Europe occidentale du Moyen Âge à nos jours*, dirigé par Isabelle Paresys, p. 271-92. Villeneuve d'Ascq, Presses du Septentrion.
- Piot, Eugène. 1863. « Les terres cuites rustiques ». *Le Cabinet de l'amateur, et de l'antiquaire, revue des tableaux et des estampes anciennes, des objets d'arts, d'antiquité et de curiosité*, Paris, Firmin Didot.
- Pomian, Krzysztof. 1999. *Sur l'histoire*. Paris, Gallimard.
- Poussielgue, Achille. 1866. *Relation de voyage de Shang-hai à Moscou ... de M. de Bourboulon ministre de France*. Paris, Hachette.
- Priestman, Mabel Tuke. 1910. *Art and economy in home decoration*. New York, J. Lane.
- Quarante jours en Italie, mars-avril 1883*. 1884. Nevers, Gaufrout.
- Répertoire-Annuaire général des collectionneurs de la France et de l'Étranger*. 1892. Paris, Ris-Paquot.
- Riello, Giorgio (dir.). à paraître (2015). *The Global Lives of Things: The Material Culture of Connections in the First Global Age*. Londres, Routledge.
- Riviale, Pascal. 2001. « Notes de recherche. Eugène Boban ou les aventures d'un antiquaire au pays des américanistes ». *Journal de la Société des Américanistes* 87 : 351-62.
- Rochechouart, Julien de. 1878. *Excursions autour du mode. Pékin et l'intérieur de la Chine*. Paris, Plon.
- Rodman-Church, Ella. 1881. *How to Furnish a Home*. New York, Appleton and Co.
- Roger, Alain. 1997. *Court traité du paysage*. Paris, Gallimard.
- Roqueplan, Nestor. 1869. *La vie parisienne. Regain*. Paris, Michel Lévy.
- Schreiber, Charlotte. 1911. *Lady Charlotte Schreiber's Journals: Confidences of a Collector of Ceramics and Antiques throughout Britain, France, Holland, Belgium, Spain, Portugal, Turkey, Austria and Germany from the Year 1869 to 1885* (2 volumes). Londres, John Lane.
- Steiger, E. de. 1901. *Odessa, la Crimée, le Caucase, Constantinople, Smyrne, le Pirée, Alexandrie et le Caire : Guide pour les voyageurs*. Paris, Imprimerie de la société anonyme des travaux typographiques.
- Thomson, sir Basil Home. 1908. *The Fijians, a study of the decay of custom*. Londres, Heinemann.
- Tinayre, Marcelle. 1909. *Notes d'une Voyageuse en Turquie*. Paris, Calmann-Lévy.
- Turquie. Guide horaire général international illustré pour le voyageur en Orient*. 1912. Paris, Imprimerie du Levant.
- Wakeling, T.G. 1912. *Forged Egyptian Antiquities*. Londres, Adam & Charles Black.
- Warnod, André. 1914. *La brocante et les petits marchés de Paris*. Paris, Figuière.
- Wheeler, Candace. 1903. *Principles of Home Decoration: With Practical Examples*. New York, Doubleday, Page & Co.
- Wolff, Albert. 1881. *La capitale de l'art*. Paris, Victor Havard.
- Yvan, Melchior. 1855. *De France en Chine*. Paris, Hachette.